

Alison PÉRON

LITTÉRATURE, GENRE, POÉTIQUE

L'exemple de Violette Leduc



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Leduc est une écrivaine peu connue. Il est possible d'attribuer cet «oubli» à sa marginalité quasi constante. Il est vrai qu'à tous les niveaux, elle s'est toujours trouvée dans des positions contestables au regard des normes de son époque. Dès sa naissance, le «cas¹», ainsi se définit-elle, pose problème. Leduc n'est pas une enfant reconnue. Bâtarde, voici comment elle se dénommera dans le premier tome de son autobiographie. Hors des normes familiales, elle n'a pas de place dans la filiation organisée par la société. Elle est déjà dans une position décalée. Son père, riche aristocrate qui a eu une relation avec une des domestiques de sa maison, Berthe, la mère de Leduc, n'a pas assumé cette relation et n'a pas reconnu l'enfant. Berthe, qui n'a alors cessé de dire à sa fille que sa place est parmi l'aristocratie, au milieu du luxe et de la richesse qui devraient lui appartenir, met cette enfant en porte-à-faux. La petite fille se trouve perdue entre ce qu'elle a et ce qu'elle devrait avoir, entre ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être. La vie de Berthe et de la petite Violette n'a alors rien de luxueux, bien au contraire. Il devient difficile pour Leduc, même adulte, de concilier une existence qui ne lui offre pas d'importants moyens financiers et cette idée du luxe qu'on lui a si souvent fait miroiter. Un autre élément la place dans une position difficile vis-à-vis des normes de la société : son aspect physique. Sa mère était une des plus belles femmes de la ville et était très attachée aux qualités physiques. Leduc souffrira d'un visage que l'on qualifiera souvent d'ingrat. Son nez sera pour elle toute sa vie une honte. Cependant, c'est d'une façon assez contradictoire qu'elle gère son rapport à son visage. S'il est vrai qu'il existe de nombreuses pages qui décrivent sa souffrance et son mal-être, certains passages disent son attachement précieux à cette «difformité²». Il fait partie d'elle et semble constituer pleinement l'être décalé et non-conforme qu'elle se sent être et qu'elle aime être. Il y a une connivence entre ce nez raillé et déprécié et elle-même, dans toute sa personne.

¹ Référence à l'incipit «Mon cas n'est pas unique», LEDUC Violette, *La Bâtarde*, Paris, Gallimard, 2008, p. 19. (Noté *Bât* pour la suite).

² Difformité au sens où son nez semble parfois prendre des dimensions «hors-normes».

En effet, si sa naissance et son physique la placent dans une certaine forme de marginalité contre laquelle elle ne peut pas grand-chose, nous aurions pu attendre d'elle qu'elle cherche à se positionner ensuite dans la norme, pour diminuer ce sentiment de différence. Il n'en est rien. Les choix de vie de Leduc semblent prolonger cette marginalité initiale et il y a chez elle une volonté d'assumer cela, voire une forme de plaisir pervers à être exclue. Le choix de ses activités montre qu'elle ne se voit guère dans le rôle de femme que proposent les us et coutumes de son époque. Elle commence certes par faire un peu de secrétariat, travail «typiquement féminin», mais très vite cette tâche ne lui convient plus. C'est dans le marché noir, cette activité physique, risquée, qui lui demande un dépassement d'elle-même, qu'elle se sent vivante et trouve sa place. Le sentiment d'avoir fait un choix délibéré, de l'assumer, malgré les critiques, la non-moralité et les difficultés que cela représente, montre à quel point se mettre en marge est un acte volontaire et même salvateur :

Je partis, le trajet m'enivra. Je préférais les sentiers indécis, voilés par de la vieille herbe indifférente aux intempéries. Je semais le village, je m'en allais avec mon cabas et celui de Maurice pendus à mes bras, mes mains au fond de mes poches, une cigarette à la bouche. Ma soif du gain, mon amour de la campagne augmentait à chaque pas. Ce fut une débauche de pâturages. [...] Un froid sec embellissait mon gros nez. [...] Est-ce que je m'en sortirai ? disais-je à des arbres dessinés avec le crayon incisif de l'hiver. [...] Ma soif du beurre, ma soif de l'or si je rencontrais des feuilles cuivrées... (*Bât*, 415)

La marginalité assumée rend belle la marginalité subie puisqu'à la différence d'autres passages où son nez est source de railleries, ici il s'embellit. La force et le bonheur qui émanent de ce paragraphe montrent à quel point ce choix fut fort pour Leduc, malgré l'aspect contestable de cette activité. Il en sera de même pour son métier et donc sa position dans la sphère publique. Être femme et être écrivaine c'est, à son époque, faire un «métier d'homme». Certains passages expriment cette difficulté comme par exemple la réaction de René, le dernier amant de l'auteure, dans *La Chasse à l'amour* :

- Vous écrivez ? Vous auriez pu me le dire !
Il m'en veut. Un gouffre est entre nous. Je l'ai déçu. Je comprends pourquoi j'étais mal à l'aise en entrant avec lui dans ma chambre. Je ne suis pas la petite brodeuse dans la prairie sur la route de Chevreuse, je ne suis pas la petite cuisinière qui réussit une crème. Il s'attarde à mon tablier fantaisie. Ce petit tablier, je ne le mérite pas. J'écris mais je ne réussis pas. J'écris mais je suis inconnue. J'écris mais je ne vends pas mes livres. Quoi

lui dire de plus ? Me pardonnera-t-il ? Ce que j'écris, c'est si peu de chose. Je me renie et je renie Simone de Beauvoir puisqu'elle est mon travail et mon effort pour écrire³.

Les « métiers de femme » sont comparés avec celui d'écrivaine et se dessinent l'incompréhension et la peur que peut engendrer l'« aveu » d'être écrivaine. Écrire pour une femme, à cette époque, n'est pas sérieux, même quelque peu indécent et proche de la folie, en particulier lorsque l'écriture n'est pas accompagnée de reconnaissance. L'aveu, par Leduc, de cette activité à ses voisins de la rue Paul Bert provoquera les mêmes réactions. Leduc s'interroge elle-même sur ce métier et sur le fait que ce ne soit pas quelque chose de concret, de manuel, d'utile, comme le métier de René par exemple. Que René soit maçon lui plaît énormément. Elle aime l'artisanat, le travail des mains : « Est-ce le doigt d'un ouvrier ? » se demande-t-elle juste avant l'extrait cité ci-dessus. Mais les plus de trois mille pages de son œuvre témoignent par elles-mêmes de la force et de l'importance de l'écriture dans sa vie et montrent que ses doutes sont apaisés. De plus, Leduc n'a pas un rapport intellectualisé à l'écriture mais plutôt corporel. Elle se fait elle-même artisane, maçonne d'une œuvre colossale qu'elle bâtit à son image, comme lorsqu'elle construira par l'écriture une Simone de Beauvoir-cathédrale dans son livre *Trésors à Prendre*.

Écrire complique les relations. Écrire, pour une femme, c'était ne pas être à sa place : les femmes n'étaient pas *faites* pour écrire. Les femmes qui écrivaient étaient jugées perverses : que pourraient-elles avoir à raconter, si ce n'est l'intime, la vie privée ? Des livres comme *Une Chambre à soi*⁴ de Virginia Woolf (1929) ou *Quaderno Proibito*⁵ d'Alba de Céspedes (1952) montrent ce côté indécent des femmes qui écrivent et la nécessité où elles sont de se cacher, d'avoir un espace intime, pour écrire. Pour Leduc, cet espace est son réduit : « On retournera dans le réduit. On ne trahira pas. [...] Je ne plaquerai pas mon réduit. [...] Il m'enlève à ma laideur. C'est mon souterrain⁶ ».

Au-delà de cette première difficulté, les relations avec le monde et avec les gens sont toujours compliquées pour Leduc. Elle est souvent perçue et décrite comme peu sociable, même par ses ami(e)s les plus proches, dans le sens où il est impossible d'avoir une relation paisible

³ LEDUC Violette, *La Chasse à l'amour*, Paris, Gallimard, 2000, p. 175. (Noté *Chasse* pour la suite).

⁴ WOOLF Virginia, *Une Chambre à soi*, Paris, 10/18, 2001.

⁵ CÉSPÉDES Alba de, *Quaderno Proibito*, Italie, Il Saggiatore, 2006.

⁶ LEDUC Violette, *L'Affamée*, Paris, Gallimard, 1974, p. 33/34. (Noté *Aff* pour la suite).